

Septembre 2013

Révolte d'une femme libre, de Sarah Mostrel, L'Echappée Belle Edition

Présentation générale

Révolte d'une femme libre, dernière parution de Sarah Mostrel, est un recueil de cinq nouvelles de jeunesse, titrées : Engrenages (56 pages), La confrontation de deux espaces (20 pages), Le chant de la vérité (21 pages), Révolte d'une femme libre (4 pages), et Erreur de programmation (14 pages).

Ces nouvelles, qui ont toutes pour thème l'amour entre les hommes et les femmes, sont néanmoins assez différentes sur la forme : la première est un récit avec de nombreux personnages ; la deuxième narre une belle rencontre ; dans la 4^{ème} une narratrice rapporte un rêve et laisse vagabonder sa pensée, et le 5^{ème} est plutôt un sketch avec une chute douloureuse. Mais la puissance du livre, toute sa « force de frappe », est concentrée dans ce texte central, le Chant de la vérité. Ce dialogue, entre deux hommes nommés Gilou et Marc, qui semble au tout début présenter différentes versions de l'amour, à la manière du Banquet de Platon, va vite devenir un véritable réquisitoire de Gilou contre Marc et son comportement avec la gent féminine, notamment une certaine Cindy, comportement typique de la perversion narcissique.

(...)

A PROPOS DE « RÉVOLTE D'UNE FEMME LIBRE » PHRASES COMMENTÉES ET MINI-DÉBATS

1 « Courir...Quelle est l'utilité de cocher des croix sur les cases blanches du temps ? D'où vient ce besoin de « remplir » sans cesse ? (...) pour échapper à la mort ? » 1, p58. Quelle est la meilleure réponse au memento mori (Souviens-toi que tu vas mourir !)?

Ici s'opposent Latins, menés par Horace et son « Carpe Diem », invitant à célébrer la vie, boire, manger, « se remplir », car demain nous serons morts : « Maintenant il faut boire, maintenant il faut frapper la terre d'un pied léger », et Chrétiens, soucieux de leur salut, pour qui la vie terrestre et ses plaisirs sont vanité, thème majeur pour les peintres. Par exemple le tableau La Trinité, de Masaccio^o, présente un transi, avec écrit au-dessus : « Je fus autrefois ce que vous êtes et ce que je suis vous le serez aussi ». L'injonction biblique est claire, mener une vie sans péché : « Dans toutes tes actions souviens-toi de ta fin, et tu ne pécheras jamais. »(Siracide 7:36)

On remarquera que l'emploi du mot « remplir », chez l'e, si sensible à la magie de la sexualité, ne peut manquer d'évoquer à la fois l'acte sexuel et la grossesse. Et en effet, n'est-ce pas un désir profond et légitime, la seule arme « naturelle » contre la mort, prolonger sa vie chez ses enfants ? Ce n'est pas rien, c'est même urgent : une femme ne doit pas s'assoupir, le corps a ses limites ! Et d'autant plus pour celui ou celle qui ne croit pas à la vie éternelle.

Bien sûr, la mort arrivera, en son temps, temps sur lequel nous n'avons aucun pouvoir. Suffit-il pour autant, tout en menant une vie vertueuse, de ronronner, vivre sa routine, résigné, les yeux fixés sur l'au-delà ? Le temps qui nous reste est-il précieux, oui ou non ? « Cocher les cases » évoque une action automatique d'une personne qui ne sait apprécier

l'instant présent, pour qui finalement le temps est un consommable. Là est peut-être le secret : cueillir le jour, oui, mais non dans la frénésie. Dans l'intensité : arrêter le temps, suspendre son vol.

2 Avant d'aborder le thème de la famille, je voudrais discuter cette citation d'Aragon, exergue de la première nouvelle *Engrenages* : « L'avenir de l'homme est la femme/ elle est la couleur de son âme. » La femme est incontournable dans la vie de l'homme à plusieurs titres. D'abord, tout être humain commence à se former dans le ventre de sa mère, ventre dans lequel il a probablement connu la félicité, le nirvana, le paradis, toutes choses qui vont l'obséder durant sa vie terrestre. Dans le judaïsme, on raconte cette belle histoire de l'ange Lailah : Lailah a comme responsabilité d'apprendre à l'enfant à naître la Torah ainsi que l'histoire de son âme. L'enfant in utero est pur et il fait d'ailleurs la promesse à Laila qu'il gardera son âme pure. L'ange lui montrera également le Ciel et l'Enfer. Lorsque l'enfant doit naître, l'ange éteint la chandelle et assiste la naissance. Mais lorsque l'enfant sort du ventre maternel, Lailah frappe la lèvre de l'enfant avec son doigt (lui laissant cette petite marque ou pli que l'on a au-dessus de la lèvre) ce qui fait en sorte que l'enfant oublie tout ce qu'il a appris avant sa naissance. L'histoire souligne cependant que ce que l'enfant a appris ne disparaît pas vraiment. Ce qui explique certains souvenirs, certaines connaissances. Il n'en reste pas moins que l'accouchement, par quoi le petit humain est tout simplement, et quelquefois aux forceps, viré de son Eden, est un traumatisme violent. Et le rapport à sa mère est fondateur pour le petit d'homme. (dessin de Freud)

(...)

« Ta mère ne t'a pas fait pour que tu la méprises, elle t'a fait avec amour. » (3, p96). Dans tout le recueil de nouvelles, l'amour maternel apparaît intouchable, pur, il n'est en tout cas absolument pas questionné, comme si toutes les mères étaient des Vierges Marie. Pourtant la littérature-ou les films- sur le sujet, de « Vipère au Poing » d'Hervé Bazin au livre de la psychanalyste Michèle Benhaïm, « la Folie des mères », en passant par l'essai d'Elisabeth Badinter « L'Amour en plus », sans oublier le chef-d'œuvre d'Ingmar Bergman « Sonate d'Automne », montre clairement que cette « pureté » de l'amour maternel est beaucoup plus un fantasme qu'une réalité. Michèle Benhaïm parle même d'un fantasme de meurtre chez l'accouchée, dû à l'arrachement de la naissance. On pourrait ajouter que l'ambivalence est aussi chez l'enfant lui-même, qui reproche symétriquement à sa mère son propre arrachement à son état édénique : inconsciemment, mère et enfant s'attribuent l'un l'autre la responsabilité de ce traumatisme. Seule en cause, bien entendu, Dame Nature, l'humaine condition.

3 « Il [beau-père] chérissait seulement l'amour qu'elle avait pour lui...Il passait son temps ...à se créditer tout ce qu'elle réussissait, première à l'école, première en violon, première en dessin ! » (3, p. 94). Le désir des parents de voir réussir leur enfant est-il narcissique ? Bien sûr ce qui est pervers ici, ce n'est pas de désirer que son enfant réussisse, mais bien de s'en attribuer l'entier mérite. Quelle mère ou quel père n'est pas irradié de bonheur et de fierté à la réussite de sa progéniture, et quoi de plus naturel ? C'est bien cela avoir du désir « pour » ses enfants, et même si ce désir est inévitablement teinté de narcissisme, son absence serait symboliquement inquiétante.

Comme en écho, ne vit-on pas, et même très longtemps, pour satisfaire le désir de nos parents, vivants ou morts ? La question est moins absurde qu'il n'y paraît. D'abord le tout jeune enfant a à cœur de satisfaire ses parents, leur rapporter de bonnes notes, etc...Mais à partir de quel moment celui-ci décide-t-il de suivre son propre désir ? Si ce temps est à première vue celui de l'adolescence, il peut venir beaucoup plus tôt, ou beaucoup plus tard, voire jamais. On ne parle évidemment pas de ces pauvres enfants, quelquefois fils de rois, forcés de se soumettre aux diktats de leurs parents, ou de leur milieu social, dans leurs études, leur métier, voire le choix d'un conjoint. Mais a-t-on, même adulte, un désir qui nous soit propre à 100% ? Le désir des parents « pour » son enfant reste le plus souvent inexprimé, voire inconscient. Souvent, il est que l'enfant réussisse ce qu'eux-mêmes ont voulu mais n'ont pu réaliser. Mais il peut prendre des formes innombrables : s'inspirer d'un personnage public ou d'un personnage de roman, d'un métier valorisé, etc... Même si en général peu de choses sont dites, l'enfant intègre ce désir. Ce qui est terrible dans certains cas, c'est que ce désir peut être authentiquement mortifère, et conduire l'enfant dans des comportements autodestructeurs ou asociaux, le rendant en tout cas profondément malheureux. A charge pour lui, devenu adulte, de le décrypter pour tenter de s'en dégager : c'est la démarche de la psychanalyse et cela peut prendre des années. Combien d'adultes « arrivés », quelquefois après la disparition de leurs parents, ne se font pas cette réflexion émouvante : « Si mes parents étaient là, j'espère qu'ils seraient fiers de moi. » Loin d'être un reliquat enfantin, là s'exprime toute la force du lien parents-enfants. Sans doute le commandement mosaïque : « Tu honoreras ton père et ta mère » reste-t-il profondément ancré en tout un chacun.

4 Le personnage de Romy de la première nouvelle se demande « Fallait-il mériter d'être heureux ? » (1, p. 44) ou si le bonheur se mérite. Le « bonheur » ! Le mot, tant galvaudé par les publicitaires, est pourtant énorme, impressionnant, et appelle à l'humilité. Ce qui semble clair, c'est que le bonheur, même s'il peut être dû à un miracle, une grâce, une rencontre épiphanique, ne tombe en général pas tout rôti dans la bouche : n'est-il pas tout l'objet de ce combat acharné qui s'appelle la vie ? Souvenons-nous que d'aucuns, au temps du bilan, rendent grâce d'avoir seulement connu des instants de bonheur. Des instants de bonheur, qui ont eu le pouvoir d'illuminer et de justifier toute leur existence.

4 bis. L'auteure donne d'ailleurs un exemple sibyllin d'un tel instant : « ...le bonheur d'être, tout simplement, aux côtés de quelqu'un qui t'aime et que tu aimes. » (3, p 87). « C'est tellement simple, l'amour ! » constataient Baptiste (Jean-Louis Barrault) et Garance (Arletty) dans « Les Enfants du Paradis » de Carné et Prévert. Ce film, l'un des plus beaux de l'histoire du cinéma, sera pourtant l'ample illustration du contraire, tout comme d'ailleurs le présent recueil de nouvelles : ce n'est pas si simple, l'amour. Et surtout dans la durée. On peut se poser légitimement la question de savoir si nous sommes faits pour n'aimer qu'un seul être, à la fois au cours de notre existence, mais même simultanément. « Tu n'as aucun sens du sacré, de l'unique. » p87, reproche Gilou à Marc. Bien sûr, il attaque, et avec raison, son donjuanisme. Truffaut, dans « Jules et Jim », ne nous avait-il pas déjà montré qu'une femme peut sincèrement aimer deux hommes à la fois ? De quel sacré s'agit-il ici ? Certes pas du respect des valeurs catholico-bourgeoises. Mais bien d'une vision de la Femme comme d'un monde, devenant pour

l'homme qui l'aime l'univers tout entier. Et pourquoi pas, si cette adoration est réciproque ? Certains rares couples trouvent cela. Le film « Amour » de Michael Haneke en est le plus récent exemple, Jean-Louis Trintignant et Emmanuelle Riva constituant chacun l'horizon, immensément riche et toujours à approfondir, de l'autre. Mais qui peut croire que cette osmose ne constitue pas une miraculeuse exception ?

5 Débat : Peut-il y avoir une telle chose : une vieillesse sereine ? Le rapport au temps devient crucial quand on sait qu'organiquement, il reste peu de temps. Bon, bien sûr, la vie matérielle et l'état de santé doivent laisser la personne âgée relativement en paix. C'est encore mieux si cette personne a des enfants qui se préoccupent d'elle, sur qui elle s'appuie. Tout cela pour la gestion du quotidien. Mais même si tout va bien, le vide se fait autour des vieux : leur conjoint est souvent déjà parti, leurs enfants préféreraient peut-être les voir en maison de retraite pour récupérer leur maison, « La vieillesse est un naufrage » disait de Gaulle. Pourtant le Vieux Monsieur d'Engrenages, tout sourire et bonté, trouve encore son plaisir en arpentant quotidiennement les rues effervescentes de la capitale. Ce besoin du spectacle vivant de la rue et des gens, que Romy, personnage central de la première nouvelle savoure aussi, nous renvoie à ce curieux texte de Georges Perec, « Tentative d'épuisement d'un lieu parisien », où, installé à la terrasse du café de la Mairie place Saint-Sulpice, dans un état la fois de « lâcher prise » et d'extrême attention aux perceptions de sa conscience, il raconte juste ce qu'il voit : de petites choses, « l'infra-ordinaire », la vie. Celle-ci peut devenir soudain étrange et passionnante, si nous nous mettons à vraiment regarder. Perec accepte de « perdre son temps », de se placer là en état de parfaite réceptivité, relevant la sélection qu'opère sa conscience dans les stimuli extérieurs. Cette attitude reconnaît que nous sommes des animaux interactifs, au sein d'un environnement, et que si nous pouvons agir sur cet environnement immédiat, il peut aussi « nous arriver quelque chose », de l'extérieur comme de l'intérieur, le corps, ou l'inconscient.

6 « Je pensais par exemple que la vie m'entraînait plus que je ne le faisais. »(2, p. 73). Débat : Jusqu'à quel point peut-on/ faut-il maîtriser sa vie ? Bien sûr l'esprit cartésien, le contrôle, s'il est parfois un garde-fou, est un leurre. Même « la société » n'obéit pas à cette logique-là, mais bien plutôt à la logique très brutale de l'argent et du sexe, -voire de la pornographie-, celle de la compétition et de la domination, du pouvoir. La loi très darwinienne du plus fort, ou du plus malin c'est selon, mais où il faut coûte que coûte dominer son prochain, est aussi parfois malheureusement celle de la survie, pensons simplement à la sélection dans les grandes écoles ou le marché de l'emploi. Cette idéologie, poussée à l'extrême, rejoint l'idée Nietzscheenne du « Surhomme », dénoncée à juste titre par Jack London dans Martin Eden, et a peut-être inspiré Hitler et les théoriciens du nazisme. Certes, Marc se plie à cette logique dominante, et l'adopte, qualifiant de rêveurs, d'irréalistes, de bonnes poires, ceux qui font autrement. Mais ne sont-ils pas légions dans son cas ? Combien sont-ils encore aujourd'hui à lutter contre la force oppressive et normative de la société, à résister au nom de valeurs personnelles plus élevées ? Marc ne s'est-il pas tout simplement, comme un animal à sang froid, adapté à son milieu ?

7 « Tu as l'amour à portée de main, mais ça ne te suffit pas, il faut que tu séduises, sans fin, et que tu détruises pour te sentir puissant. » (3, p 99). Débat : Dans les relations humaines, faut-il préférer, privilégier, la puissance ou l'amour ? Nous changeons de terrain de jeu, et passons du social à l'intime, à la relation interpersonnelle. Il faut bien constater que cette logique du pouvoir est encore à l'œuvre dans la sexualité adulte, qu'elle en est même une composante irréductible. Ne parle-t-on pas d'« impuissance » quand le pénis n'entre plus en érection ? Nombre de métaphores pour parler d'une relation de séduction sont même guerrières : « stratégie amoureuse », « conquête », « posséder une femme », « pénétration »... Bien sûr, les acteurs ici sont supposés consentants, être partenaires, complices, jouer ensemble, et aimer ça. Il ne s'agit pas encore de viol ou d'abus. Et pourtant on apprendra, au fur et à mesure des accusations de Gilou, le calvaire de Cindy, abusée enfant par son demi-frère, puis par d'autres membres de sa famille par la suite, abus qui font écho à ceux dont a été victime Ronan, personnage d'Engrenages qui se suicidera. Nous sommes soudain dans un autre registre, celui du drame, et même du traumatisme. Alerte ! Cindy est une femme éminemment fragilisée par sa propre enfance, et l'homme moral, -que nous croyons être, nous lecteur-, se dit qu'avec elle plus qu'avec aucune autre, il fallait user de douceur.

(...)

8 D'abord jusqu'où lui peut-il aller ? La réponse est très claire : « Dans ton fantasme absolu, tu aurais rêvé qu'elle se tue pour toi... ». Étonnant mais réel, il existe de tels gens, qui savent pertinemment que leur désir est assassin, et que ça ne gêne pas, persuadés, -avec raison la plupart du temps-, à la fois que personne ne débusquera ce désir intime, et de leur impunité, réelle aux yeux de la loi sociale. Agatha Christie, dans son ultime roman, posthume, titré « Curtain », traduit en « Hercule Poirot quitte la scène », avait imaginé le meurtrier parfait : Norton, sorte d'avatar de Iago, doté du pouvoir, -et du désir-, par la simple force de sa parole suggestive, de pousser son interlocuteur au meurtre. Poirot ne verra d'autre moyen, pour le mettre hors d'état de nuire, que de le tuer lui-même. Mais cette invention littéraire est, comme d'habitude, bien moins convaincante que la réalité ici décrite.

Cependant, quelquefois, les masques se fissurent. Je voudrais évoquer ici le grand écrivain belge (l'ombre de Marc Dutroux plane en silence) Georges Simenon, père du Commissaire Maigret, séducteur impénitent, -ne prétendait-il pas posséder une femme par jour ?-, dont la fille Marie-Jo se suicida d'une balle de revolver à l'âge de 25 ans en raison de son amour tragique pour lui. Au cours d'un Apostrophe célèbre, Georges Simenon fit écouter, devant Bernard Pivot mais surtout à la France entière, les derniers mots de sa fille morte enregistrés sur un magnétocassette, lui déclarant son éternel amour. Obscénité, c'est sûr. Fatuité, sans doute. Mais peut-être aussi désirait-il, las de toute cette boue, être « arrêté ». On sera maintenant moins surpris de son passé trouble pendant l'occupation, et de sa fascination pour le meurtre. Il n'en demeurera pas moins, et c'est peut-être le plus dérangeant, un écrivain de génie. Enfin, Jacques Doillon, dans son terrible film « La vengeance d'une femme », montre que ce pouvoir de tuer, de pousser l'autre au suicide, rien qu'avec la force de son verbe, n'est pas l'apanage de l'homme.

9 (...)

Gilou, dans son désir d'écraser Marc, tente de lui prouver qu'il ne sait rien du plaisir féminin et lui donne une petite leçon d'anatomie : « le clitoris chez la femme, c'est comme le pénis chez nous ». Il est amusant de noter que cette querelle entre plaisir masculin et plaisir féminin ne date pas d'hier, elle est contée par Ovide dans le mythe grec de Tirésias, le devin aveugle de Thèbes. Rappelons ce mythe brièvement : Tirésias, surprénant en forêt l'accouplement de deux serpents, est transformé en femme. Huit ans après, surprénant à nouveau les mêmes serpents, il retourne à son état d'homme. Son expérience des deux sexes pousse alors le couple Jupiter-Junon à lui demander de trancher leur désaccord : Jupiter prétend que la femme prend plus de plaisir dans l'acte sexuel que l'homme, et Junon soutient le contraire. Tirésias, confirmant l'opinion de Jupiter, expliqua que si le plaisir était divisé en dix parts, la femme en prendrait neuf et l'homme un seul. Junon, offensée, le priva de la vue. Ne pouvant aller à l'encontre de la décision de sa femme, Jupiter, à titre de compensation, dota Tirésias du don de divination.

(...)

Reprenons le cours de cette partie de poker entre Cindy et Marc.

La question revient donc à la pauvre fille comme un boomerang : jusqu'à quel point aime-t-elle son bourreau ? Est-elle prête à donner sa vie pour lui ?

Elle voit bien qu'elle court à la catastrophe, et pourtant croit qu'un miracle peut se produire, que son amour peut le récupérer, le sauver, le « convertir », croyance narcissique nous l'avons vu : nous sommes bien là dans la « passion », celle du Christ qui donne sa vie pour extirper le péché du monde, en se sacrifiant. Dans son évangile, Jean rapporte cette parole de Jésus lui-même, parole problématique s'il en est : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » Et c'est bien l'argument, implicite ou pas, du pervers lui-même : « Tue-toi pour moi ! Si tu dis m'aimer vraiment, prouve-le ! ». Après tout que risque-t-il, lui ? Rien de grave, il le sait bien. Ce qui l'excite, l'enjeu, c'est le possible suicide de cette pauvre fille, et avec lui la confirmation qu'on peut l'aimer à en mourir. C'est le point de rupture.

10 « Elle a essayé de se foutre en l'air trois fois à cause de toi et toi, tout ce que tu trouvais à dire, c'est que tu aimais sa démesure ! » (3, p. 93). Tout n'est-il que du théâtre, ou des mots ? Elle est donc passée à l'acte, et plusieurs fois. Mais elle a survécu, suscitant le soupçon chez son tortionnaire : ne fait-elle pas semblant, malgré tous ses beaux discours ? Tout cela n'est-il que du faux ? La grande folie du pervers, c'est de vouloir, coûte que coûte et au mépris de la vie d'autrui, faire passer dans le réel ce qui doit rester à l'état fantasmatique ou symbolique. Il ne se paye pas de mots : des actes, ou rien ! Véronique Samson, dans sa chanson « Démons », évoque cette figure cruelle : « Tu trouvais ça théâtral/Les moments où j'étais mal », mais à la fin de la chanson, finit par reconnaître qu'elle a été partie prenante de sa souffrance : « Peut-être que j'aimais bien/tous tes démons » Cette question est à nouveau fondamentale, puisque c'est la question du langage lui-même. Le langage dit-il quelque chose, est-il signifiant ? Après la question de l'existence de l'amour, la remise en question devient encore un peu plus archaïque, attaquant les premiers liens de parole.

Cette question de la signifiante du langage en général peut paraître évidente, un des arguments est que nous nous en servons tous les jours pour communiquer entre nous, et cela c'est du concret : « Passe-moi le sel, s'il te plaît ! » est en général suivi du

rapprochement attendu de la salière par une main secourable. De même, le discours scientifique a une validité : si peu de gens ont vraiment compris la théorie de la Relativité d'Einstein, les drames d'Hiroshima et Nagasaki ont achevé de convaincre les sceptiques. Si « Le Capital » n'avait pas été écrit, ou avant lui « la Phénoménologie de l'Esprit », bien malin qui pourrait dire ce qu'aurait été la Russie, et le monde. Bien sûr tous les discours, ou écrits, - l'astrologie, la psychanalyse, la philosophie, la Bible ou les textes dits sacrés,... n'ont pas la même validité, ni la même propension à déplacer les foules (ce qui n'est pas la même chose). Je ne suis d'ailleurs pas certain qu'il faille regretter ce temps où un livre pouvait provoquer une révolution, et les morts qui vont avec. Cependant, où la société d'aujourd'hui peut-elle trouver à se renouveler, quand elle malaxe et digère ses productions en 3 semaines ? Bref, en tout cas une personne ayant accès au langage peut rentrer dans ce monde de correspondances, de signifiants, peut rejeter ou approuver : peut exister dans la culture.

11 « Laissez donc la poésie gouverner les choses ! » (2, p. 79). N'oublions pas que l'auteure est aussi poétesse : des vers, toujours signes d'une profonde émotion, viennent par deux fois s'insérer dans le récit d'Engrenages : vers déclamés en état de transe, comme par une sibylle, par une Romy en détresse, puis ceux, lus par Mario, de son ami qui vient de se suicider. Ces derniers vers très tristes de Ronan et Mario, véritable ode à la musique, nous rappellent bien sûr Verlaine, « de la musique avant toute chose ! » et que l'auteure est elle-même musicienne. Cette invite énergique, lancée comme un appel à la liberté devant la tentative intellectuellement terroriste de tout comprendre, tout expliquer, peut d'abord être entendue comme une attaque sévère contre la philosophie, ou du moins un certain type de philosophie. Le pouvoir subversif de la poésie, Platon lui-même l'a senti très vite, puisque le Livre X de sa République recommande le bannissement de la poésie-et des poètes- de la Cité. En effet, la poésie, « charmant ornement de mots mais simulacre de vérité, en exerçant l'âme à la pitié, la compassion, voire le plaisir, affaiblit, amollit les hommes ». Ce qui fait sourire, c'est qu'il jette avec l'eau du bain, sans ciller et avec un esprit de sérieux olympien, le bébé Homère, la peinture, le rire. Finalement n'est-ce pas les vertus qu'il pense exclusivement féminines : séduction, charme, plaisir, émotion, corruptrices du vrai guerrier, que Platon dénonce en la poésie ? Pas si drôle en fin de compte : ce fascisme, pétri de haine du féminin et de la vie tout court, on le voit toujours à l'œuvre aujourd'hui, par exemple dans l'islamisme radical : le port obligatoire de la burqa, ou l'interdiction de faire du vélo.

Mais qu'en est-il des « fous », schizophrènes, psychotiques, autistes ? La question n'est pas vaine puisque Gilou affirme à plusieurs reprises la « maladie » de Marc. Pour ceux-là, dont le rapport au langage est tordu, déstructuré, et dont la présence au monde fait problème (pour la société comme pour eux-mêmes), cette question, toujours douloureuse, ne trouve pas de réponse simple. Mais, quelquefois, comme par miracle, et uniquement à ceux qui tendent bien l'oreille, le fou se fait entendre, et nous ramène d'étranges pépites étranges de l'en-deçà. (par exemple Antonin Artaud)

Enfin, entre ces deux extrêmes, les « prophètes » d'une part, y compris laïques, et ceux privés des mots d'autre part, il y a l'immense majorité d'entre nous, chacun ayant en définitive son propre langage, et sa propre éthique dans son maniement. Dans le tout début du « Neveu de Rameau », Diderot, philosophe des Lumières s'il en est, fait dire cette phrase surprenante à son personnage : « J'abandonne mon esprit à tout son

libertinage (...) Mes pensées sont mes catins. » Attention, il ne dit pas « mes paroles sont mes catins », ce qui signerait tout de suite le rhéteur, le manipulateur, ou le vain styliste cherchant l'effet : Diderot, un des contributeurs majeurs de l'Encyclopédie, est bien loin de cela. Il écrit bien «mes pensées». Merveilleuse subtilité, ode joyeuse à la liberté, envoyant les inquisiteurs de tout poil se faire pendre ailleurs, et c'est bien tout le sens de l'esprit anticlérical des Lumières, en lutte contre ceux, individus ou institutions, qui s'arrogent le droit exorbitant de contrôler, ou même seulement d'essayer de contrôler, l'esprit d'autrui. Comme l'analysera bien plus tard Michel Foucault, - par exemple dans son cours au Collège de France de 1976, « il faut défendre la société »-, l'enjeu est celui du pouvoir. Mais le combat n'a certes pas été gagné au XVIIIe siècle. George Orwell et son roman visionnaire « 1984 », qui date de 1949, est encore d'actualité : le contrôle des esprits, souvent sous les doux vocables d'éducation ou de rééducation, toutes les idéologies meurtrières du XXe siècle s'en sont chargées, et à une échelle inimaginable. A priori, elles s'en chargent encore.

« Révolte d'une femme libre »

par Philippe Lombroso, critique littéraire, chroniqueur indépendant.